

MAIS OÙ EST DONC L'ÉCOLE DE LACAN ?*

Bernard Nominé

Au moment où nous en sommes, à penser une nouvelle école, après un certain temps de réflexion sur notre histoire, nous qui sommes issus de l'AMP elle-même née d'une refonte de l'ECF, laquelle avait vu le jour après la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris laquelle, enfin, avait été fondée par Lacan exclu de l'IPA, nous qui héritons de toute cette histoire, nous ne devons pas en oublier une étape ni méconnaître les moments fondateurs. La tentation serait grande en effet de fonctionner à l'oubli, le « plus jamais ça ! », voire la forclusion, en se laissant emporter par l'identification à l'idéal du vrai lacanisme. C'est au moment où je réfléchissais sur ce parcours que je suis tombé sur une lecture qui m'a ouvert certains horizons et je voudrais vous faire partager ma réflexion autour de cette référence.

Il s'agit de l'ouvrage d'un sociologue de la politique et de la religion, Shmuel Trigano qui s'appelle *L'idéal démocratique à l'épreuve de la Shoah*¹. Cet auteur repère la place du signifiant *juif* dans le moment fondateur de l'Europe, qu'il situe au moment de l'affirmation de la Rome chrétienne qui se définit comme le *nouvel Israël*. Il s'agit alors, selon saint Paul, d'être juif selon l'esprit, le cœur, et non plus selon la chair et la lettre. C'est la promotion de la communauté chrétienne comme nouveau « peuple élu », meilleur que le précédent, bien qu'étant issu de lui. L'Europe se construit comme entité en excluant à la marge ce qui est pourtant son centre : le signifiant *juif*. Le juif désigne alors ce qui reste errant à la marge de cette société.

Tout un parcours peut se dessiner de cette dialectique qui relie, au départ, un universel chrétien à une singularité juive. L'histoire suit en cela une structure que nous connaissons bien et qui est celle de tout groupe qui ne se définit que par une exclusion fondatrice. L'universel du groupe est à ce prix. Le signifiant du *juif à l'ancienne*, selon la lettre et la

* Espace-Ecole Toulouse

¹ Shmuel Trigano, *L'idéal démocratique à l'épreuve de la Shoah*, Odile Jacob, Oct. 99.

chair, est rejeté, banni, et restera la singularité opposée dialectiquement à l'universel chrétien européen. Songez pourtant qu'à un certain moment un renversement va s'opérer qui fera surgir l'universel du côté du signifiant rejeté à la marge, c'est ce moment du « cosmopolitisme et du complot juif international », fondement de l'antisémitisme. Trigano étaye sa thèse à partir de l'avènement du protestantisme qui n'est ni plus ni moins qu'un retour au texte, à la lettre hébraïque. On aurait pu s'attendre à une réconciliation de l'Europe avec le signifiant exclu. Il n'en est rien. L'universel européen subverti par le schisme protestant se dissout dans la naissance des nationalismes mais le signifiant *juif* va désigner la supposition d'un universel persécuteur, base du *complot juif international*. Evidemment, dans ce parcours il faut tenir compte de la Révolution française qui, au travers de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, reconnaît aux Juifs le droit d'être comme les autres mais qui ne reconnaît pas pour autant la singularité du signifiant *juif* toujours exclu. La fin du parcours c'est la Shoa qui se justifie pour promouvoir la pureté du peuple qui prétend dominer l'Europe. Cette analyse sociologique fondée sur la dialectique de l'universel et du singulier, du dedans et du dehors est saisissante et me semble pouvoir nous guider dans la lecture de notre histoire dans le mouvement psychanalytique.

Nous avons tout intérêt, dans notre moment de « fondation », à trouver une autre raison de nous réunir que celle d'un refus, d'une exclusion, qui situerait notre cause à l'extérieur et qui nous maintiendrait, dans les meilleurs cas, à notre insu, dans une dialectique perpétuelle avec cet autre honni dont nous avons dû nous séparer. Il me semble, malheureusement, avoir déjà repéré des signes qui indiquent que la chose n'est pas écartée. Qu'un désaccord apparaisse entre nous et très vite on entend les uns traiter les autres de millériens. Ça n'est pas très réjouissant et devrait nous inciter à la réflexion.

La réflexion que je vous propose consiste à envisager un mode d'exister comme Ecole qui ne nous enferme pas dans la logique des groupes habituels, si c'est possible.

La logique habituelle d'un collectif d'individus repose généralement sur le lien de chacun à une autorité qui confère une identité, dans la mesure où chacun la reconnaît pour être légitime au niveau symbolique : c'est le principe du droit divin. Le pouvoir charismatique s'en écarte puisque le leader charismatique n'a pas hérité d'une place symbolique, mais a acquis un statut imaginaire en se faisant aimer par ses congénères. Mais les sociologues nous enseignent que le pouvoir charismatique n'est pas stable, il n'a qu'un temps ; il évolue soit vers la reconnaissance symbolique et nous revenons à la situation précédente soit il évolue vers la tyrannie et le sectarisme qui est une caricature de l'organisation de la foule traditionnelle. Je souligne ce fonctionnement du pouvoir charismatique car il correspond assez

bien à ce que la psychanalyse peut sécréter quand elle permet de confondre la suggestion au principe du transfert avec l'orientation doctrinale voire la direction d'un groupe analytique.

Revenons au groupe traditionnel tel que l'histoire nous le dessine dans la société de l'Ancien régime par exemple. Cette société trouvait une identité, prenait corps, à partir d'une figuration : le corps du roi. On s'aperçoit d'ailleurs que le roi n'était pas tout à fait maître de son corps, qu'il le livrait à la jouissance de sa cour pour se faire bouffer, torcher, etc. Le corps du roi a une telle fonction symbolique qu'il est d'ailleurs immortel et là-dessus de nombreux essais ont tenté d'analyser les rites funéraires royaux où, à la mort du roi, et durant toute la période des funérailles on exposait une effigie du roi, un double que l'on traitait comme une personne vivante.

L'exécution du roi par la Révolution française a laissé une place vide dont la démocratie essaye de se débrouiller tant bien que mal. L'idéal démocratique, dont nous parle Trigano, tendrait à obturer cette place vide de différentes façons et notamment par l'illusion du peuple Un dont la vocifération « *ein Volk* » n'a pas fini de hanter l'histoire du XXème siècle.

Il ne s'agit pourtant pas de croire que la fameuse place vide n'est due qu'à la disparition du roi, mais il faut considérer, plutôt, que le roi occupait la fonction symbolique d'obturer la place vide.

Quelle est la nature de cette place vide dans un collectif humain ? Elle est inhérente à la question de l'identification. L'être humain a besoin de s'identifier et son identité il ne se la construit pas lui-même il la déduit de son rapport à l'Autre et aux petits autres qu'il va reconnaître comme ses semblables. L'identité est donc une affaire de groupe. Mais dans son identification l'homme ne résume pas tout son être. La vie collective, pour être tenable, doit faire avec cette part singulière impossible à significantiser donc incapable à identifier et difficile à partager. L'exception est le seul endroit où cette part peut être reconnue et c'est d'ailleurs ce qui lui conférera sa valeur symbolique. Mais d'exception il ne peut y en avoir qu'une. Le leader a donc la charge de représenter cette impossible mise en commun de la singularité de chacun. Il est le singulier auquel tous sacrifient une bonne part de leur singularité pour acquérir une identité. Dans nos modèles démocratiques, le leader de droit divin a disparu et « le pouvoir apparaît comme un lieu vide, et ceux qui l'exercent comme de simples mortels qui ne l'occupent que temporairement ».² Tous les problèmes ne sont pas résolus pour autant car la tendance de tout groupe, le plus démocratique soit-il dans son fonctionnement, est d'obturer cette place vide.

Le groupe analytique ne déroge pas à cette loi.

Lacan, dans son Séminaire sur le transfert, se livre à une interprétation que jusqu'alors je n'avais pas relevée. Pour lui, le modèle de la psychologie collective où le leader occupe la place de l'idéal du moi de chacun, est un modèle construit par Freud pour l'institution psychanalytique, et il précise même que ce modèle répond au « tournant de 1920 »³. Or ce tournant de 1920, c'est – nous dit Lacan – le moment où la première génération des analystes commencent à se désillusionner sur les vertus de l'interprétation : ça ne fonctionne plus aussi bien qu'avant. On pourrait presque dire qu'ils faisaient l'épreuve de la *méprise du sujet supposé savoir*. Evidemment il aurait mieux valu qu'ils l'aient faite en tant qu'analysants, à la fin de leur cure, mais laissons cette subtilité de côté. Cette expérience de la méprise du sujet supposé savoir menaçait-elle la communauté analytique pour que Freud ait eu besoin de construire ce modèle de la psychologie collective dont le ressort est la suggestion ?

Plus proche de nous, n'y a-t-il pas eu le tournant de 1995, ces fameuses journées sur l'interprétation, où Miller annonçait : « l'interprétation est morte » ? Or qu'annonçait cette affirmation ? Elle annonçait les problèmes dans l'AMP naissante du fait de la radicalisation de la place de son Délégué général et nous savons maintenant que le processus aboutit au concept du *transfert de masse*. Qu'est-ce que peut être ce *transfert de masse* si ce n'est l'expression de la suggestion manifeste dans la plus pure tradition de la *Massenpsychologie* ? Comme si le vide laissé par la destitution du sujet supposé savoir menaçait la communauté analytique et qu'il faille colmater la brèche par la promotion d'une incarnation de l'idéal du moi. Ce n'est pas l'Ecole d'analysants, c'est le groupe des hypnotisés. C'est une véritable régression du transfert à la suggestion.

Le résultat, Lacan l'avait mesuré chez les post-freudiens, c'est la solution de l'identification au moi idéal de l'analyste ; la communauté psychanalytique s'est formée autour de ce *colmatage*⁴. Il faut noter que ce lien entre analystes n'est pas sans conséquences au niveau de la pratique de chacun.

Lacan nous donne une indication diagnostique sur la clinique du groupe analytique. C'est dans *Direction de la cure*, à la page 640 : « Il n'est pas vrai que les analysés au titre didactique se conforment à l'image de leur analyste, à quelque niveau qu'on veuille la saisir. C'est bien plutôt entre eux que les analysés d'un même analyste sont liés par un trait qui peut être tout à fait secondaire dans l'économie de chacun, mais où se signe l'insuffisance de

² Claude Le Fort, (cité par S Trigano,), *L'invention démocratique*, Fayard, 1981, p 172.

³ Lacan J, Séminaire VIII, *Le transfert*, Editions du Seuil, p. 390.

⁴ Le mot est de Lacan, cf. note supra.

l'analyste au regard de son travail. » C'est une remarque très clinique, conforme à la théorie freudienne puisque Freud remarque que dans une foule comme l'armée, il ne faut pas confondre l'identification du moi avec la substitution d'un objet à l'idéal du moi. « il est évident que le supérieur [...] sert aux soldats d'idéal, alors que le lien qui existe entre les soldats est celui de l'identification, dont chacun déduit les obligations de camaraderie... Un soldat se rendrait au contraire, ridicule, s'il voulait s'identifier avec son chef ». ⁵ Ceci signifie donc que lorsque l'on repère que les analysants d'un même analyste se regroupent c'est le signe que cet analyste est à la place de l'idéal du moi pour chacun. Ce petit groupe fonctionne alors à la suggestion et on conçoit toutes les difficultés que cela peut créer dans une école.

Evidemment ça peut être fait pour les meilleures raisons du monde, comme par exemple pour les excellentes raisons qui ont poussé Freud à constituer son *comité secret* pour contrer Jung, Stekel et Adler qui auraient dévoyé la doctrine analytique. Mais il n'empêche que ce petit *Komintern* n'a sans doute pas été sans conséquences sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Pourquoi fallait-il qu'il soit secret, ce comité ? Fallait-il laisser croire à une place vide ? En fait dans l'association psychanalytique la place vide était bel et bien obturée par la position de Freud qui gérait son comité secret sur le modèle familial. Quand il en parle, dans sa correspondance avec Ferenczi, à plusieurs reprises, il parle de ses « *enfants d'adoption* ». ⁶ Ferenczi l'entend bien comme ça puisqu'il évoque « ce véritable cercle d'amis où l'on se sent en sécurité ». On voit bien que c'est en tant que père symbolique que Freud obture la place vide du groupe. Lorsque la statue du père s'édifie sur le lieu vide d'un sujet supposé au savoir ça donne cette sorte de colmatage qui convient si bien au névrosé. Freud le souligne dans ses *Considérations supplémentaires*, à la fin de sa psychologie des masses : « la formation collective, surtout quand elle s'appuie sur une mystique quelconque, est un *remède indirect contre toutes sortes de névroses* » ⁷. Le groupe analytique est alors un mode de traitement de la névrose de transfert, mais un traitement qui n'en est pas un, il vaudrait mieux parler de recyclage, comme on parle du recyclage des ordures ménagères. Autrement dit, ce qui n'a pas été traité dans les cures mais s'y est plutôt épanoui du fait que l'on y réponde à la demande (suggestion) va trouver à se recycler dans la communauté analytique. La névrose de transfert s'y prolonge en névrose d'Ecole, d'où le borborygme institutionnel que nous connaissons.

⁵ Freud S, *Psychologie collective...*, Ch 12 : *Quelques considérations supplémentaires*, p. 164.

⁶ Correspondance Freud Ferenczi, 1913, tome 2, p. 488-90.

⁷ *Psychologie collective*, p. 174.

Théoriquement la fin de la cure correspond à la destitution du sujet supposé savoir et on a souvent dit que l'Institution analytique prenait le relais. Faut-il s'en féliciter ? D'autant que rien n'exclut les issues factices, l'Institution prend alors la place du symptôme pour certains. L'Institution devient la référence unique, le lieu à tout faire, on y trouve sa reconnaissance, on y trouve du travail et on en tire subsistance ; on y trouve son partenaire, les témoins de son mariage, les parrains et marraines de ses enfants... Je dis l'Institution parce que je rechigne à la confondre avec l'Ecole. Pour moi, l'Ecole c'est essentiellement un style, un style qui décolle du groupe et de ses identifications. C'est le lieu où le particulier peut résister à l'uniforme du groupe, c'est le lieu où se garantissent les conditions de la surprise de l'inconscient, le lieu sur lequel l'acte analytique peut s'appuyer, mais ce n'est en rien un lieu qui garantit les personnes. Bref de l'Ecole mieux vaut qu'on n'en attende pas tout. C'est l'Ecole comme *pas tout* pour subvertir le *tout* du groupe. L'Ecole, c'est le vide interne dans le collectif, lieu d'une cause qui ne lui soit pas extérieure. Est-ce qu'un groupe peut se constituer autrement que par une exclusion fondatrice qui situera sa cause hors les murs ? Je crois que oui, si l'on considère qu'une communauté peut se former autour d'un manque, non pas pour le combler, mais parce que ce manque intéresse, parce qu'il cause le désir. C'est là que je vois l'intérêt de l'Ecole, selon le modèle de nouage que j'ai récemment esquissé entre les forums nationaux, les collèges locaux et l'institution internationale. La cause y est au centre, mais d'une certaine façon elle est inaliénable à aucun des trois ensembles.

En définitive, si je pousse jusqu'au bout cette logique, je pourrais dire que, spontanément, le groupe ne peut pas vouloir l'Ecole. N'est-ce pas, d'une certaine façon, ce que nous apprend l'histoire du mouvement lacanien ? On pourrait se demander : « mais où est donc l'Ecole de Lacan ? ». Elle existe, c'est indubitable, mais elle ex-siste à tous les groupes que nous connaissons. Elle existe en ceci qu'aucune institution n'a convenu à Lacan qui a finit par dissoudre son Ecole. (Peut être n'a-t-il jamais été aussi près de son Ecole qu'au moment de cette dissolution.) Elle existe en ceci qu'on peut dire de toute communauté analytique que ce n'est pas ça, l'Ecole. C'est pourquoi il ne faudrait pas tomber dans le travers qui consisterait à penser que ça y est, nous y sommes, dans la véritable école de Lacan. Pour autant il faut œuvrer pour s'en approcher.